

## CONCLUSION.

On peut porter sur toutes les institutions humaines deux sortes de jugements : un jugement absolu et un jugement relatif. Le premier se fonde sur une comparaison de l'institution que l'on veut juger avec l'idéal que l'on se forme de l'espèce; le second, sur une comparaison de cette institution avec l'état de la société au milieu de laquelle elle s'est produite. La première manière de juger s'emploie lorsque l'on veut savoir la quantité de bien absolu que contient l'institution, quelle utilité elle peut offrir encore aux générations à venir et quel rang elle tiendrait dans un classement de toutes les institutions humaines. La seconde manière s'emploie lorsqu'on veut savoir si l'institution a été utile ou nuisible en son temps, si elle a été meilleure ou pire que ce qui l'entourait, si elle a contribué au progrès ou à la décadence, s'il faut enfin saluer son apparition dans l'histoire ou la flétrir. La première manière est plus d'un philosophe; la seconde, plus d'un historien. La première a son utilité; la seconde seule est équitable.

Si l'on applique à la chevalerie un jugement absolu, on la trouvera bien vicieuse : on lui reprochera de consacrer l'état de guerre de la société, de tenir l'homme enfermé dans une armure de fer, de donner une tournure guerrière même aux fêtes; on lui reprochera encore de ne point assez affranchir l'homme de la dépendance de l'homme, de lui faire puiser l'enthousiasme des belles actions dans l'amour de la femme et non dans l'amour plus sublime du beau et du juste; on pensera enfin qu'à ces divers égards l'homme libre des républiques anciennes offrait un type plus élevé.

Si on applique à la chevalerie un jugement relatif, on reconnaîtra que la plupart de ces vices appartiennent à la société germanique et féodale; que ce qu'on appelle la chevalerie, c'est au contraire une transformation heureuse de cette société repoussante, c'est un réveil des bons instincts de la nature humaine au milieu du déchainement des mauvais, c'est une forme morale donnée à ce qui n'en avait aucune, c'est une civilisation naissant au sein d'une barbarie, c'est enfin la plus grande amélioration possible du plus mauvais régime qui ait jamais existé.

La féodalité est une tige épineuse qui porte une fleur, la chevalerie. Je comprends que l'on reproche au rosier sauvage d'avoir à sa tige plus d'épines, à sa fleur moins de pétales que le rosier cul-

tivé. Je ne comprends pas qu'on lui reproche d'avoir une fleur.

L'homme portant les armes n'avait pas d'obligations morales : la chevalerie lui en imposa. Il usait de ses armes de toutes les manières et en toute occasion : elle l'obligea d'en soumettre l'usage à certaines règles. Il s'en servait pour l'assassinat : elle lui interdit l'assassinat, non-seulement comme une action contraire à la loi religieuse, mais comme l'action d'un lâche qui craint d'attaquer son ennemi en face, et elle attacha à cette action le mépris et le déshonneur. Il se servait de ses armes pour opprimer le faible : elle lui fit entendre que tout combat inégal était une honte pour le plus fort, et que la faiblesse même du faible était pour lui un rempart infranchissable à tout homme de cœur. Il croyait que la force et l'épée n'étaient que des instruments de ses passions : elle lui enseigna, s'appuyant ici sur la loi religieuse, que la force et l'épée ont des devoirs, qu'elles confèrent une sorte de magistrature sociale dont l'objet est la protection du faible et de l'opprimé. Don Quichotte délivrant les forçats est certes ridicule; certes il faut se garder de prendre le scélérat enchaîné pour une victime malheureuse et de confondre le châtement du crime avec l'oppression de l'innocence; certes c'est en cela qu'il faut un discernement sûr et juste. Mais dans tous les cas quelle

noble chose en principe que ce parti pris en faveur du faible ! quelle force et quelle élévation morale dans ce contrôle intrépide des actes de la puissance, dans ce mépris de ses séductions, dans cette ferme résolution de tenir tête à ses injustices !

L'homme trompait, mentait, se parjurait, usait de toute perfidie pour arriver à la fin de son crime : la chevalerie lui enseigna le respect de la foi jurée, lia étroitement son honneur et sa parole, de sorte qu'il ne pût violer l'une sans perdre l'autre, lui fit enfin de son serment un mur d'airain qu'il ne put franchir sans tomber dans le mépris public.

Non-seulement l'homme était vicieux et la chevalerie le rendit moral, mais il était grossier et elle le rendit poli. Il se battait brutalement, en bête féroce ; elle lui apprit à se battre avec art et avec élégance : c'est toujours un progrès, c'est le bien dans le mal. Il n'avait pas de réunions de plaisir, elle lui en donna ; dans un état de guerre continu, les fêtes furent des trêves, et, précisément parce qu'elles étaient des simulacres de la guerre, elles habituèrent les hommes à se battre sans haine. Les fêtes réunissent les hommes dans un sentiment de joie et les disposent ainsi à une bienveillance réciproque. Quoique la femme trouvât faveur dans le caractère et les institutions germaniques, c'est seulement la chevalerie qui la tira tout à fait de la dépendance et de l'obscurité et la mit dans cette

place éclatante qu'elle a occupée depuis. C'était non-seulement une justice et une réparation envers une partie longtemps malheureuse de l'espèce humaine, mais c'était encore le dégagement d'un principe de civilisation et d'une influence adoucissante que l'espèce humaine, sans s'en douter, renfermait dans son sein. L'homme a toujours aimé, mais non pas toujours de la même manière : la chevalerie lui enseigna et lui prescrivit cette manière noble qui exige l'estime et le respect de l'objet aimé. L'homme et la femme gagnèrent également, l'une à être aimée, l'autre à aimer de cette façon. Ils ne gagnèrent pas seulement en jouissance, mais en dignité, en intelligence et en sensibilité. Il se passa en nous quelque chose comme si certaines fibres nerveuses, demeurées engourdies jusque-là, se fussent tout à coup éveillées à la vie et au sentiment. Ces fibres étaient celles par lesquelles se perçoit particulièrement *le délicat*; de sorte que l'esprit, le cœur, le corps même acquirent cette délicatesse de pensée, de sentiment, de formes, qui relève la nature humaine.

Quand je dis que la chevalerie fit tout cela, je veux dire que tout cela se fit et que cette transformation générale reçut le nom général de chevalerie.

Il y a dans la chevalerie une mission religieuse, un système militaire, un système d'éducation et une doctrine sur le mariage et l'amour.

La chevalerie a fort imparfaitement rempli la mission religieuse à laquelle l'Église prétendait la consacrer spécialement. S'il en eût été autrement, le chevalier, au lieu de ce caractère brillant et généreux, eût pris un caractère sévère et sombre; et le type chevaleresque, développé par une série indéfinie de croisades extérieures ou intérieures, eût flotté entre saint Louis et Simon de Montfort. L'humanité gagna ce que perdit le fanatisme.

Comme système militaire, la chevalerie, après avoir eu son heure, a duré trop longtemps pour l'intérêt de la France.

L'éducation chevaleresque était tout l'opposé de celle des cloîtres. Celle-ci toute d'étude, celle-là d'expérience. L'une spéculative, l'autre pratique. L'une arrachait l'homme au monde vivant pour le transporter dans le monde de la pensée, l'enfermait dans des murs, seul avec la méditation, et mettait sous ses yeux, au lieu des choses, les livres. L'autre laissait l'homme à l'air libre, au milieu des choses et des hommes, au spectacle de la société. L'enfant apprenait là à penser, ici à vivre. Pour la solidité de l'instruction, pour l'exercice puissant des facultés intellectuelles, le cloître; pour la connaissance des hommes, pour le sens pratique, le château. Là, les grands esprits : ici, les esprits justes; là, la logique : ici, le tact. L'éducation claustrale dérobe l'homme enfant au monde comme à une

lecture défendue, comme à un jeu qu'il ne comprend pas, comme à un combat où il n'est pas de force, comme à une comédie où il n'a pas de rôle. L'éducation chevaleresque l'admet dès l'enfance dans la société comme un membre qui a son rôle, qui ne court point de risque parce qu'il sera protégé, qui s'instruira parce qu'on prendra soin de l'instruire, qui deviendra honnête parce qu'on lui donnera l'exemple de l'honneur. Le salon était une école. Il y gagnait sans doute en sérieux et en dignité. La présence des enfants, placés là pour voir et écouter, mettait de la retenue dans les actes et les paroles. A cette école on n'enseignait point les hautes sciences, mais l'honneur et l'élégance. L'enseignement était exempt de pédantisme, étant donné par les hommes et les femmes du monde. Je ne connais que Sparte et la chevalerie qui aient donné pour instituteurs à la jeunesse les émérites de la vie, les anciens, les preux. Le seul récit de leurs actions était un enseignement moral; le seul spectacle des marques d'estime et de respect qu'ils recevaient était un encouragement puissant. La voix de ces maîtres était pleine d'autorité sur une jeunesse dont l'imagination ne rêvait pas autre chose que de leur ressembler et d'être honorée comme eux. Les mauvais exemples étaient sans effets, parce qu'ils n'étaient pas honorés. Ce qui plaît surtout dans cette éducation, c'est que l'enfant

n'était pas sevré des brillants spectacles du monde ; il ne commençait pas la vie tristement ; les superbes fêtes, les splendides banquets, les riches vêtements, les belles dames, les éclatantes armures, les parfums, les fanfares, le mouvement, la vie, éveillaient, réjouissaient ses jeunes sens, enrichissaient, nourrissaient sa jeune imagination. C'était une éducation humaine, laïque. Il avait de bonne heure la vue du monde et n'en avait pas plus tard le vertige. Il connaissait les passions avant de les ressentir, et, s'il les ressentait plus tôt, c'était pourtant avec moins de dangers.

Le système claustral a prévalu dans les temps modernes en s'adoucisant sous la forme de collèges et de lycées et en changeant son enseignement scolastique contre des études plus conformes à la raison humaine. La pensée a pris sur les choses et sur les événements un tel empire, que l'homme a plus que jamais besoin d'une éducation pleine et solide qui fortifie sa pensée. Il lui faut la science des livres, leurs larges et profondes leçons, leurs vues supérieures, leur généralité et leur spécialité tout à la fois. Le rôle des livres, sûr dépôt des trésors sans cesse grossissants de l'esprit humain, s'accroît chaque jour avec leur nombre. C'est dans leur société féconde que les jeunes esprits doivent grandir ; c'est de leurs voix fortes et sonores que doivent se remplir les jeunes oreilles. Pourtant

comme il faut, pour former un médecin, des livres et une clinique, il faut, pour former un homme, des livres et la vie. La vie commente les livres, et les livres commentent la vie. Si les livres précèdent la vie, l'esprit les comprend mal, en détourne le sens et se forme des idées chimériques qui ne sont pas contrôlées sur la réalité. Mille vérités qu'ils recèlent restent muettes et obscures, pour lesquelles un trait de la vie eût été un trait de lumière. Si la vie précède les livres, l'esprit prend des idées étroites et des préjugés; il se laisse dominer au lieu de dominer. Si les livres précèdent la vie, ils perdent de leur crédit; l'adolescent les repousse et les dédaigne comme le signe de sa minorité, de sa captivité; il aspire à la vie comme à la terre promise à sa majorité, où il sera libre. Quand vient l'heure de la vie, il s'y jette comme un affamé, en adopte les passions, les maximes ou vulgaires ou même basses, par un esprit de réaction contre les livres, auxquels il dit pour jamais adieu. Tout ce qu'il y a lu, il s'empresse de l'oublier comme des sonnettes à l'usage des enfants. Père à son tour, il communique à son fils ce dédain, et, dans le moment même où il exige de lui l'étude des livres, l'enfant s'aperçoit très-bien du peu de cas qu'il en fait. Il semble que les livres tiennent trop de place au commencement de la vie et trop peu ensuite.

Les deux systèmes d'éducation du moyen âge

étaient si profondément séparés parce qu'ils préparaient l'homme à deux genres de vie fort différents : la vie ecclésiastique et la vie du monde. Toutefois, il ne faut pas exagérer l'ignorance où l'éducation chevaleresque laissait les esprits. On se représente trop communément les chevaliers du moyen âge comme des hommes qui ne signaient qu'avec le pommeau de leur épée. A mesure que la chevalerie se développa, l'ignorance diminua. Étaient-ils tout à fait ignorants, ces troubadours, et Villehardouin et Joinville, et plus tard Boucicaut, ramené malgré lui à son maître d'école et faisant lui-même, vers la fin de sa vie, des traductions d'œuvres latines? Ils aimaient peu sans doute à tenir la plume dans leur propre main. Cette main, habituée aux rudes exercices de la lance, était un peu rétive quand il fallait manier ce léger instrument qui trace pour tous et pour toujours les pensées de l'homme. La plupart des hommes d'action ont peu de goût pour la plume et n'écrivent que par procuration, en dictant. Cela ne prouve rien contre l'instruction, et celle des chevaliers n'était pas aussi grossière et aussi bornée qu'on l'imagine vulgairement.

Mais le vrai mérite de l'éducation chevaleresque, c'était de concevoir et de proposer un idéal de l'homme. Sous ces mots, *chevalier* et *preux*, était compris un type bien arrêté, dont les traits étaient

en quelque sorte devant les yeux de tous : c'était celui, si ces mots peuvent s'associer, du citoyen de la société féodale. Les devoirs de l'homme comme membre de la *cité*, quelque éloignée que fût d'ailleurs la forme de cette cité de celle des cités antiques ou modernes, y étaient fixés et déterminés nettement : on savait et quelles actions mauvaises étaient nécessairement exclues de ce type et quelles actions bonnes y devaient nécessairement entrer, les vertus négatives ne suffisant pas à le former, et les vertus actives et réelles y étant d'obligation. Rien d'obscur, rien de dissimulé. L'esprit, le cœur, le bras, tout l'homme enfin trouvait là son modèle et des prescriptions précises. La preuve que ce type était net, clair et complet, c'est qu'il est resté gravé dans la mémoire des hommes. C'est une de ces images qui expriment et formulent pour toujours quelque grande situation morale des sociétés humaines : un soldat de Sparte, un citoyen de la vieille république romaine, un chevalier du moyen âge, voilà des figures frappées en médailles; chacune d'elles est originale et complète.

Nous avons eu depuis bien des grands hommes et d'incomparables génies. Mais il ne s'est pas encore, depuis le moyen âge, rencontré d'époque qui ait eu l'honneur de jeter une nouvelle médaille de cette valeur dans le musée de l'histoire. C'est qu'il ne s'en est point rencontré qui ait eu assez d'unité

dans les idées. Elle viendra, mais nous n'y sommes pas encore. Nous n'avons point, nous ne proposons point à la jeunesse un idéal complet de l'homme moderne. C'est que sans doute les éléments dont il sera formé sont encore dans la discorde et attendent d'être rassemblés. Cet idéal dépassera celui du moyen âge de toute la supériorité du siècle présent et de ceux qui le suivront sur des siècles de demi-barbarie. Mais, pour l'heure, nous sommes relativement moins complets que le moyen âge. Nous traçons plutôt des devoirs négatifs que des devoirs positifs; nous sommes timides, nous laissons des ombres, nous n'abordons pas toutes les questions, nous n'enseignons pas toutes les vertus, nous ne pourvoyons pas à toutes les nécessités, et nous souffrons que le jeune homme entre dans la cité sans être trop bien équipé pour y remplir tous ses véritables devoirs, sans qu'il ait sous les yeux cette image abstraite et idéale à laquelle il puisse rapporter sans cesse sa conduite privée ou publique.

Quant à l'amour et au mariage, on a vu que la chevalerie ne les mit pas l'un dans l'autre, mais l'un auprès de l'autre.

Un critique très-passionné lui a fait un grand procès d'immoralité, pour avoir autorisé l'amour de la femme mariée. Je conviens que cela est contraire à l'ordre social. Mais on doit convenir aussi que le mariage fut de tout temps une institution fort diffi-

cile à préserver. C'est un mur que les législateurs ont élevé moins pour abriter l'amour que pour l'arrêter, et qui reçoit en conséquence tous ses assauts; assauts violents, car il n'est pas de passion plus fougueuse et qui se soucie aussi peu des lois. L'amour a un bandeau sur les yeux; il joue à Colin-Maillard et n'a jamais lu le code.

Dans l'antiquité, le mariage fut plus respecté pour deux raisons : l'épouse menait la vie d'une ménagère et d'une pupille, laborieuse et renfermée, de sorte que les étrangers la voyaient peu, et rarement à son avantage. De plus, il y avait, pour les jeunes hommes et les vieux garçons, l'esclave : d'abord l'esclave brute (Caton prenait sa domestique); plus tard, ou pour de plus délicats, l'esclave cultivée, bien plus cultivée que la femme libre, par un calcul du marchand; même l'esclave bien née : car, en ces temps où le droit de la guerre livrait l'homme à l'homme comme une chose, chaque jour des enfants de bonne famille étaient jetés à l'encan, *sub hasta*. C'est ce qui s'est vu jusqu'à notre temps dans les pays à sérails. Tout le monde a lu les belles pages de M. de Lamartine sur le marché aux esclaves de Constantinople, tout le monde a frémi de ce régime barbare. Telle était, dans l'antiquité, la sauvegarde du mariage. La regretterons-nous? A Athènes, il y en avait une autre : n'en parlons point. Elles ne furent pas toujours efficaces. Quand

la société romaine, se polissant, rapprocha les deux sexes, quand il commença d'y avoir des réunions mondaines, des *salons*, la femme mariée commença à courir des périls. César était appelé le mari de toutes les femmes. Cette chevelure si bien frisée, avant qu'elle fût tombée, cette robe si bien drapée, si savamment plissée, n'étaient pas pour flatter les yeux des filles à vendre, mais ceux des belles matrones qui allaient au cirque en riche toilette. César donnait le ton à toute une séquelle de beaux, avant de donner des commandements à l'armée des Gaules et des lois au monde.

Ainsi, dans toute civilisation qui se développe, les maris sont en danger, et je ne vois pas qu'on en puisse faire un reproche particulier à la chevalerie. Il est vrai qu'elle multiplia le danger en multipliant les rapports des hommes et des femmes à un point que l'on n'avait jamais vu dans l'antiquité. Mais, si l'on reconnaît que ce fut là un grand progrès, il faut accorder à ce progrès, œuvre des hommes, sa part légitime d'inconvénients; et, si l'on prétend rendre la chevalerie responsable des désordres qui ont troublé le mariage dans nos sociétés modernes, il faut aussi porter à son compte la politesse, la générosité et l'élégance qui leur ont donné tant de distinction. « Ah! messieurs, que vous savez peu comment les honnêtes gens se font, si vous croyez qu'il ne faille pas s'exposer à la raillerie des femmes

malicieuses devant que d'avoir l'esprit bien tourné ! » Ainsi parle Spurius au xvii<sup>e</sup> siècle, par la plume de Mlle de Scudéri : « Il faut devenir amoureux. » Voilà le grand secret. Pour employer les paroles d'un critique ingénieux : « Le chevalier a déposé son armure à la porte des salons, il est devenu l'honnête homme. »

Mais c'est ici même que se voit la supériorité de l'amour des temps chevaleresques sur celui des temps de la Fronde, et la différence qui distingue l'honnête homme du chevalier. Car ce même Spurius définit en ces termes le caractère de l'honnête homme : « N'avoir nulle affectation et n'avoir pas même un désir si excessif de plaire, de peur de ne plaire pas. » Donc le goût, la tenue, la convenance, sont désormais les principales qualités que l'homme peut attendre de l'amour. Et que pouvait-il en attendre de plus aux temps passés ? Cette simple chose : l'héroïsme ! L'héroïsme qui, dans une société sans cesse plus méticuleuse et plus gênée, est venu au point d'être regardé comme une absurdité : bien pis, comme une chose de mauvais goût.

L'amour donc a été sans cesse en dégénéralant depuis la chevalerie. Il servait alors à exalter l'homme et à le porter aux grandes choses ; puis il n'a plus servi qu'à le polir et à le dresser pour les salons ; puis qu'à l'efféminer et à l'énerver ; puis enfin qu'à le troubler, à le désorienter, à le jeter

hors de toutes les voies de la vie pratique et à l'égarer dans un vague dégoût de toutes choses, d'où l'on ne sort que par le suicide ou l'abrutissement. Cette dernière période est celle que traverse notre siècle, et un moraliste plein d'esprit n'a été que juste en lui prononçant cet arrêt sévère : « Donnons à l'amour, comme le comprend notre époque, à cet amour qui stérilise au lieu de féconder, donnons-lui son vrai nom : *temps perdu*. » Que disait Raimbaud de Vaqueiras? « Si je renonce à l'amour, je renonce, je le sais, *au mieux de tout bien*. » Voilà les deux contraires : l'antithèse est complète; et, dans l'usage de l'amour, nous sommes aussi éloignés de la chevalerie qu'on peut l'être.

Ce qui est plus étrange, c'est qu'en cela nous sommes plus éloignés que le moyen âge d'une bonne économie sociale. Quand l'homme sut-il mieux qu'au xix<sup>e</sup> siècle tourner à son usage les forces physiques? Quand sut-il mieux, renonçant à l'idée primitive et insensée de lutter contre les mouvements qu'il trouve dans la nature, ou à l'idée méprisable de se livrer inerte à leurs caprices, s'en emparer, les dominer, les transformer à son profit et les asservir à la civilisation? Et quand sut-il moins cependant faire l'application du même principe aux forces morales et aux mouvements qu'il trouve dans l'âme humaine? La plus puissante de ces forces, le plus impétueux de ces mouvements,

c'est l'amour. Les autres n'ébranlent l'âme que faiblement ou en partie : l'amour l'ébranle tout entière et fortement, c'est un levier qui soulève tout l'homme. Et qui dirige ce levier ? La femme, de sa blanche main. Et quel usage en fait-elle ? Elle s'en amuse pour soulever l'homme et le jeter par terre en riant de sa faiblesse. Elle en fait un jouet pour son caprice et ses moqueries, et n'en sait point faire un utile instrument de vertu. Non, les femmes de nos jours ne savent plus, mettant leur amour à un noble prix, conduire les hommes aux grandes actions. Non, elles n'apprécient plus un sacrifice généreux, un dévouement rare, à moins qu'elles n'en soient l'unique et égoïste objet. Non, elles ne sont pas aussi touchées d'un acte de vertu que de la belle couleur paille d'une paire de gants. Elles n'ont plus le cœur d'Héloïse. Elles ont perdu un grand secret : elles l'ont perdu sans doute avec cette ceinture bleue qui leur fut dérobée quand elles cessèrent d'avoir la conscience de leur dignité et de leur noble rôle.

Quel chagrin pour un économiste de voir gaspiller une si belle force !

Le premier rapport qui s'établit entre l'homme et la femme s'établit par l'amour, qui est un sentiment naturel. Le mariage, qui est une institution sociale, ne vient qu'ensuite. Le premier point est donc que l'amour soit noble, et alors il sera tou-

jours bon, soit qu'il suive les lois, soit qu'il passe à côté. Pour que l'amour élève l'homme, ou tout au moins ne l'abaisse pas, il faut que l'objet qui l'inspire soit au-dessus de l'homme, ou tout au moins ne soit pas au-dessous de lui. Mais ce n'est pas assez que la loi ou religieuse ou civile proclame la femme presque l'égale de l'homme et lui donne des droits presque pareils. Cette égalité, fût-elle complète, serait encore peu de chose : elle ne concerne que la vie extérieure, et, si je l'ose dire, elle n'est que formelle. C'est dans la vie intérieure que doit être portée l'égalité, et celle-ci pourra être dite réelle. L'égalité devant la loi empêche que l'homme ne batte sa femme, mais elle ne fait pas qu'il trouve en elle ce qu'y trouvait le guerrier de la Germanie antique, ce qu'y trouvait le chevalier du moyen âge. Elle n'ajoute rien à la valeur intrinsèque de la femme, elle lui en retranche plutôt une partie en lui donnant une sécurité qui la dispense du soin de chercher en elle-même sa propre défense ; de sorte que l'égalité réelle diminue, l'autre augmentant. Toutefois, l'égalité légale étant le bien, ceci est le mal du bien, et il faut qu'un autre bien soit ajouté pour corriger ce mal : c'est à l'éducation de le donner.

S'il est vrai, comme l'histoire le montre et comme la véritable philosophie le prouve, que toute l'âme dépend de l'intelligence, et que le seul moyen

d'élever et de fortifier l'une, c'est d'accroître et de varier la connaissance de l'autre, on voit tout de suite quand l'amour de la femme redeviendra utile à l'homme : ce sera quand son âme, à elle, ne sera plus abaissée par son intelligence, et qu'au contraire son intelligence élèvera son âme; ce sera quand sa connaissance la portera réellement à la hauteur de l'homme. Son ignorance du grand art de l'amour n'est qu'une partie de l'ignorance générale où elle est plongée.

Une grande dame anglaise, morte et oubliée depuis deux siècles, vient de surgir à la postérité par le caprice d'un écrivain célèbre. Son titre à l'immortalité est d'avoir toujours eu de l'amour pour son mari, qui était un personnage considérable de la politique du temps, et de s'être montrée digne de lui dans des circonstances terribles qui le menèrent à l'échafaud. C'était une femme de grande éducation, et son esprit, tourné aux choses sérieuses, comme l'est en effet celui de la plupart des dames protestantes, partageait les pensées de son époux en politique et en religion. Si lady Russel n'eût vu dans son mari qu'un homme aimé sans doute, mais téméraire et égaré dans de folles doctrines, si elle n'eût pas été convaincue de l'élévation et de la justesse de ses idées en les comprenant, elle ne serait pas cette noble veuve proposée à notre admiration. Quand son mari ne peut

plus sauver sa tête qu'en reniant ses opinions, elle approuve son dessein d'y persister : ce qu'elle ne ferait pas si elle les blâmait. Lord Russel, ayant traité sa femme virilement, la trouve virile, sans larmes et sans faiblesse dans ces circonstances suprêmes où le plus grand chagrin d'un homme de bien, victime de son devoir, doit être de trouver une femme faible qui cache un blâme inintelligent sous de misérables larmes. Il importe peu d'ailleurs que ce soit une grande dame chrétienne.

Sans parler de Porcia et des grandes femmes de l'antiquité, ce n'est point précisément à titre de grandes dames chrétiennes que les femmes du moyen âge exercèrent leur grande et belle influence ; si leur âme était capable d'agir sur celle de l'homme, c'est seulement parce que les deux sexes, ayant les mêmes sentiments, les mêmes pensées sur le beau, sur le bien, sur la vie, avaient confiance l'un dans l'autre. Mais aujourd'hui ils n'ont plus, à cet égard, qu'une défiance, et j'oserai presque dire un mépris réciproque. Ce qui est encore sérieux pour la femme ne l'est plus pour l'homme ; ce qui est sérieux pour l'homme ne l'est pas encore pour la femme. Elle ose en avoir pitié ! C'est l'audace de l'ignorance ; c'est une pitié téméraire, qui inspire une pitié légitime ; c'est une pitié dictée qui ne vient pas d'elle-même, incapable de juger. Quoi ! pauvre esclave, quoi ! tant

..

de présomption et d'assurance contre la liberté !  
Quoi ! pauvre aveuglée, tant d'horreur pour la lumière, dont tu n'as jamais connu la douceur !

Qui peut nier que la femme du *xix<sup>e</sup>* siècle n'en sache beaucoup plus long que celle du *xiii<sup>e</sup>* ? Mais ce n'est pas ici une question de quantité absolue, c'est une question de rapport. L'homme a marché vite en avant, et la femme n'a pas été du même pas ; c'est de cette façon qu'on peut dire qu'elle a dégénéré. Descendre, ou, quand tout s'élève, ne pas s'élever, c'est la même chose.

On pourrait peut-être faire ici à Molière un reproche analogue à celui que les Espagnols ont adressé à Cervantès : d'avoir porté un coup trop fort et donné trop beau jeu à la médiocrité ; deux génies en effet assez semblables par leurs qualités et leurs défauts. C'est par Molière surtout qu'est devenue populaire cette doctrine qui relègue la femme dans les occupations étroites du ménage. L'esprit de l'antiquité rentrait alors dans nos mœurs par les livres, et les purgeait de certaines conséquences vicieuses de l'esprit du moyen âge ; mais il y prit trop de place et exerça une réforme trop rigoureuse sur l'œuvre la meilleure du moyen âge, l'ennoblissement de la femme. Molière tua la femme savante dans le présent et dans la postérité. Tous les hommes vulgaires, pour qui la société de la femme n'a qu'une utilité basse et rien d'élevé, se sont

empressés d'adopter une doctrine qui devait rendre plus facile leur petit despotisme domestique, et l'on a vu, l'on voit encore fréquemment la femme traitée presque comme elle le fut dans l'antiquité. Les esprits instruits et élevés ont toujours repoussé de pareils sentiments et décidé autrement cette question. La Bruyère a défendu la femme savante par d'ingénieuses raisons, et les voix les plus sages sont d'accord avec la sienne. Si ce mot *femme savante*, marqué par Molière d'un cachet de ridicule, sonne mal, disons seulement *femme instruite*; et, s'il n'est pas nécessaire que la femme sache tout ce que l'homme sait, il faut au moins qu'elle soit en état de comprendre tout ce qu'il sait; il faut qu'elle parle la même langue, sans en connaître tous les mots.

Se peut-il que les femmes du *xix<sup>e</sup>* siècle soient si inférieures en courage et en inspiration à ces femmes germaines qui éclairaient, qui guidaient, qui maîtrisaient leurs époux, et dans les conseils de la paix, et jusque dans les dangers de la guerre, qu'elles partageaient avec eux! si inférieures en puissance et en autorité à ces *dames* du moyen âge, qui ne souffraient à leurs pieds que des héros, et dont la volonté, toujours haute et respectée, envoyait les chevaliers, non pas seulement aux dangers et à la mort, mais, ce qui est bien plus difficile, à la vertu! Se peut-il qu'elles ne soient pas

jalouses, moitié de l'espèce humaine, d'aider au progrès humain, et de procurer aux siècles modernes, selon la grandeur de leur civilisation, ce qu'ils doivent peut-être attendre encore d'elles seules : *le mieux de tout bien!*

FIN.